

La petite pièce était un refuge dans la grande maison. Ça n'était pas une pièce de rassemblement. Il arrivait, rarement, qu'on s'y croise. On, ma mère et moi. Les autres y venaient pour un besoin ponctuel, concret. Ma mère, moi, nous y passions du temps. La porte restait souvent ouverte. Depuis le couloir attenant à la chambre et transformé en dressing, on apercevait la petite pièce débordée par ses étagères chaotiquement remplies de livres, de bibelots, d'albums photos. Un vélo d'appartement couvert de poussière occupait un coin. Assise sur la selle, j'avais vue sur toute la rue depuis la fenêtre à peine plus grande qu'un hublot. Des fils couraient partout. Une tentative de les cacher dans une goulotte semblait avoir échoué. Quelques scratches de couleur les rassemblaient derrière un moniteur beige. L'ordinateur était un nouvel appareil dans la maison, nous apprenions à nous en servir. Il occupait une place honorable, accaparant une bonne moitié du bureau. Des miettes

constellaient çà et là les interstices du clavier aux touches protubérantes. Ma mère aimait particulièrement venir ici, s'initier aux fonctionnalités de l'ordinateur et examiner les possibilités qui s'offraient à elle avec ce nouvel engin. Je pensais que, dans une autre vie, elle aurait pu être informaticienne. Elle avait la patience et la ténacité pour tenter de comprendre les usages et les processus techniques de ce nouvel outil qu'était l'informatique.

Je me retranchais moi aussi régulièrement dans cet endroit de la maison, et je fermais la porte sur l'odeur des vêtements maternels. Je tenais à mon intimité. J'appuyais sur le bouton de l'unité centrale. J'aimais ces minutes de latence après avoir allumé la machine. J'en profitais pour fouiller dans les tiroirs, regarder des photos déposées en vrac dans des boîtes à chaussures, sinon j'admiraient le plafond, emplie d'une joie impatiente, les pieds sur le bureau, exerçant des poussées légères pour me balancer dans le fauteuil noir incliné.

Quand enfin l'écran était passé du noir au vert, je cliquais fébrilement sur la petite enveloppe en bas à gauche pour accéder au logiciel de messagerie électronique.

Ce moment d'attente devant l'écran noir était délicieux. Une attente merveilleuse, interminable, foisonnante. Elle s'achevait, toujours. L'excitation y succédait si mon compte apparaissait en gras, et ce, avant même d'en identifier l'expéditeur : j'avais reçu un e-mail.

L'ordinateur m'offrait la possibilité de communiquer si facilement par écrit, si rapidement, cela m'éblouissait.

J'aimais savoir que le monde fourmillait derrière les murs, j'aimais m'imaginer reliée à tous, camarades, cousines, cousins, amies, tous ces autres, loin de moi, uniquement par ces fils électroniques branchés entre l'ordinateur et la prise murale de la petite pièce.

Avant l'ordinateur, j'avais passé des heures à écrire de longues lettres, allongée sur mon lit d'enfant, ou appliquée sur le bureau de ma chambre. Nous avons déménagé il y avait quelques années de cela, et je m'étais sentie depuis loin du centre de la vie. Loin de mes amis d'enfance, loin de la sécurité rassurante de l'entourage qui m'avait été familial. J'avais recopié d'année en année les emplois du temps de mes anciens camarades dans mes propres agendas scolaires, à côté du mien, afin d'avoir toujours la sensation d'être avec eux. J'utilisais peu le téléphone, je voyais ces amis lors de nos retours dans ma région natale. Les lettres que je recevais et que j'ai conservées religieusement dans trois boîtes en plastique étaient accompagnées de dessins, de photos, elles étaient pleines d'anecdotes du quotidien. Une même lettre pouvait parfois se déployer sur plusieurs jours et cela me ravissait de prendre connaissance *a posteriori* d'événements entrecoupés de digressions enjouées – « pardon, je reprends après plusieurs jours d'interruption », « excuse-moi, j'ai dû m'absenter pour aller à la danse mais ça y est, je reprends mon stylo et tiens, d'ailleurs, Noëlle m'a dit de t'envoyer une bise ». J'aimais ces drôles d'apartés, lignes entre les lignes qui m'invitaient à

embrasser ce quotidien lointain. Noëlle était notre professeure de danse. Ce temps d'écriture, ce temps de lecture me reliaient à tout ce que j'avais perdu. J'adorais lire, relire ces lettres. J'y avais passé beaucoup de temps. Cela m'avait éloignée du présent, que je rechignais de toute façon à incorporer.

Les messages acheminés par l'ordinateur avaient peu à peu remplacé les lettres. Depuis ma découverte de la magie de la messagerie électronique, mes échanges s'étaient multipliés, accélérés, diversifiés. Jusqu'alors, les lectures, quelques sorties, ma famille et les lettres suffisaient à remplir mon univers. Mais un grain de sable s'immisça dans cette routine rassurante. L'ordinateur avait permis l'irruption de l'aventure au sein même de la petite pièce.

Tout avait commencé quand Antoine, un ami d'enfance, avait envoyé un e-mail groupé concernant un concert à venir. Il savait que je venais passer quelques jours chez ma grand-mère tous les étés. J'avais lu scrupuleusement chaque nom de la liste des autres destinataires du message. Je ne connaissais qu'une ou deux personnes. Avait suivi la réponse d'un certain Yann, adressée à toutes et à tous. J'avais trouvé cela audacieux de se manifester ainsi auprès de nous. Sa réponse m'avait fait rire. De mon côté, j'avais confirmé à Antoine par un message destiné à lui seul que je serais là. J'avais ajouté que c'était sympa d'avoir pensé à moi. Comme chaque année, je commençais à compter les jours restants avant de revoir les amis d'enfance avec qui j'avais conservé des liens forts. J'avais perdu le contact avec quelques-uns. Mais avec Antoine, Marion, Émilie, le lien perdurait, malgré la distance, malgré les années. Le lendemain, j'étais revenue dans la petite pièce consulter la

messagerie. Antoine avait renchéri à la blague de Yann par une autre et avait ajouté dans son message :

Spéciale dédicace à Elsa, je la vois d'ici se marrer derrière son écran.

S'il avait pu, il m'aurait aussi vue rougir. Cela m'avait mise mal à l'aise. Antoine et Yann devaient connaître, eux, tous les destinataires, et j'étais la seule inconnue du groupe. Cela m'avait flattée, un peu, aussi. Je m'étais alors sentie obligée de produire une réponse à mon tour, et j'avais écrit, puis effacé, puis écrit, puis réécrit plusieurs brouillons avant d'opter pour un maladroit :

Bonjour tout le monde !

En effet, j'ai bien ri, merci pour les blagues !

Elsa

Le lendemain, un nouveau message, de Yann cette fois, et à moi, seulement.

Salut Elsa,

Je suis bien content que ma blague t'ait fait rire.

Yann

J'avais souri. Cela m'avait surprise, agréablement surprise. Et intriguée. J'avais fait fi de ma timidité pour lui répondre. L'écrit me facilitait les choses.

*Bonjour Yann,
Si tu en as d'autres, n'hésite pas.
Elsa*

Très vite, de nouveaux échanges, toujours aussi courts, avaient suivi, puis un peu plus longs, un peu moins bateau. Une longue conversation intermittente avait finalement commencé entre nous. Ma hâte des e-mails de Yann, de plus en plus étoffés, grandissait chaque jour. Une relation étrange s'était instaurée : beaucoup de blagues, un peu de notre quotidien, pas tant que ça de banalités, des « et tu connais... ? », « et tu es déjà allée à... ? », autant de mots qui nous rapprochaient immanquablement l'un de l'autre. J'avais même confié à Yann quelques-unes de mes émotions, ressenties lors de tel ou tel événement retranscrit dans un message. Je les partageais ordinairement peu.

C'était en juin, la fin de l'année scolaire pour moi, je disposais de temps libre. Je travaillais dans une boulangerie pour mettre quelques sous de côté, me payer les vacances. La lumière du matin, quand je partais, m'émerveillait chaque fois. Je me sentais dans ces courts instants infailible et puissante, seule dans un vieux bus. Je me remémorais les échanges avec Yann, j'arrivais joyeuse à la boulangerie. J'aimais servir les clients, leur tendre le pain chaud et leur rendre la monnaie. Rire avec Babette, ma collègue du matin, une bonne femme énergique qui ne cessait de me parler de sa retraite prochaine et combien elle saurait en profiter. Épousseter la farine répandue partout sur le comptoir, sur mon tablier, la caisse enregistreuse, les vitrines. Repartir avec du pain frais et quelques viennoiseries. Quand je rentrais, à midi, je me précipitais invariablement dans la petite pièce. La maison était calme, la sensation de cacher un secret me galvanisait.

L'e-mail de Yann m'avait déconcertée ce jour-là. Je m'en souviens encore :

Bonjour Elsa,

Le soleil brille ce matin. J'ai sorti mon bateau. Je me suis dit que ça pouvait te tenter, une petite virée. T'en dis quoi ?

Yann

À plusieurs reprises, j'avais relu les quelques lignes. D'abord, la panique. Que répondre ? Que faire ? Il m'invitait comme ça, je ne le connaissais que par claviers interposés, je n'avais même jamais vu sa tête. Qu'en penseraient mes parents ? Me laisseraient-ils partir ? Ceci dit, je venais de fêter mes 18 ans, et l'envie de m'évader me taraudait. Pourquoi pas, après tout ? Ma grand-mère m'accueillerait quelques jours, comme convenu, et pendant ces quelques jours, un rendez-vous pouvait s'organiser. Une escale. *Je ne prends pas trop de risques, c'est un copain d'Antoine*, avais-je pensé. Ne pas prendre le risque serait pire que prendre le risque. Je lui avais répondu avec nervosité :

Bonjour Yann,

Le soleil brille aussi ici.

C'est drôle que tu m'imagines dans ton bateau. Quelle idée !

Bon, je vais quand même y réfléchir, ça pourrait me tenter.

Par contre, je te préviens: je ne sais pas si j'ai le mal de mer, c'est un risque à prendre.

Elsa

P.-S.: Tu as le droit de changer d'avis, si tu as peur que je vomisse partout.

Je me demande parfois ce qui m'a pris, ce jour-là. Dire oui, dire « je viens », prendre mon billet de train, partir. Mes seules aventures se résumaient jusqu'alors à quelques jours passés dans un camping avec des copains du lycée, l'été entre la première et la terminale, et à quelques soirées avec ces mêmes copains. Je n'aimais pas sortir, je me forçais de temps à autre, pour ne pas paraître trop bizarre.

J'étais sage, d'une sagesse presque suspecte pour mon âge. Alors, dire oui à cette invitation depuis le fauteuil de la petite pièce m'avait empli de fébrilité. À la lecture du message de Yann, soudainement, j'avais éprouvé un besoin brutal de humer, voir, sentir, toucher, apprendre. Mettre les voiles. À 18 ans, pour beaucoup cela aurait été facile. Pour moi, ça avait été comme une prise d'armes. Cette rébellion s'organisa toutefois dans un périmètre relativement sécurisé, juste ce qu'il faut d'aventure et de mystère. Mais j'avais

eu l'impression de conquérir la Terre, moi si prudente, si timorée.

Une fois le message expédié, j'avais éprouvé à nouveau, quelques secondes, pas plus, un sentiment de panique, effarée par mon impulsivité. Mon affolement s'était rapidement mué en joie. J'avais souri, longtemps, derrière l'écran, d'un sourire incrédule, le sourire de quelqu'un qui a gagné sans trop savoir comment. C'est ainsi que cela avait commencé. De fil en aiguille, les contours de ma venue s'étaient précisés. Prévenir ma grand-mère, passer une nuit chez Yann, voguer sur le petit bateau. Partir à l'abordage.

Yann patientait dans le café près de la gare, enveloppé par cette odeur capiteuse et compacte de PMU. Quand il m'arrive aujourd'hui d'approcher l'un de ces bars sombres que je ne fréquente plus, les effluves échappés par la porte ouverte me chamboulent. Ça n'était pas la première fois que je prenais ce train pour retrouver la ville de mon enfance. J'y revenais seule, régulièrement, depuis deux ou trois ans. Mais d'habitude, je sortais de la gare et je marchais dans les rues grises jusqu'à la maison de ma grand-mère. Pas cette fois-ci. Ma grand-mère ne m'y accueillerait que dans deux jours, debout sur le pas de sa porte, guettant mon arrivée.

Cette fois-ci, Yann m'attendait. Je n'avais pas peur. J'aurais pu, je ne le connaissais pour ainsi dire pas. Seuls quelques e-mails et un ami commun nous reliaient. Je l'avais aperçu avant que lui ne me voie. J'avais peut-être été un peu déçue. Les yeux furetant entre sa tasse de café et

l'entrée du bar, le crâne que je ne pensais pas trouver légèrement dégarni ; à l'affût de mon arrivée, il me guettait.

Quelques secondes d'hésitation, et puis je m'étais avancée vers lui, comme à reculons, les jambes ankylosées, le ventre noué, mais un sourire plaqué aux lèvres. Une bise, deux, ce mouvement de tête maladroit quand on ne sait pas. Je m'étais assise face à lui, encombrée de ma valise et de mon corps. Je ne sais plus ce que j'avais commandé, un café peut-être, je ne sais plus ce qu'on s'est dit non plus. Notre gêne nous tenait compagnie. Deux expressos et beaucoup de silences plus tard, il était temps de partir. Yann m'avait embarquée dans sa voiture. L'habitacle était plutôt bien rangé, des CD dépassaient des compartiments dans les portières, quelques mégots traînaient au fond du cendrier.

Ce premier soir au volant, il avait roulé ses cigarettes d'une main. Ça m'avait impressionnée. Nous avons traversé la ville jusqu'à emprunter une petite route, tourner à droite sur un chemin, et nous étions arrivés. Yann habitait une caravane installée dans une ancienne fonderie. Cela paraissait exotique. Je ne lui avais pas posé de question d'emblée sur cette caravane, sur cette fonderie. Il l'avait évoquée dans ses messages, m'avait prévenue. Et, rassurée par notre premier contact au bar, sa réserve aussi, je savourais simplement le moment. Il m'avait laissé la caravane la première nuit. J'étais un peu embarrassée de le savoir allongé sur un lit de camp sous un abri de fortune. Je ne me voyais pas cependant étaler mon intimité. Ça n'avait pas semblé le déranger.

– Elle est mise sur chandelles, m’avait-il indiqué.

Face à mon regard interrogateur, il avait ajouté :

– La caravane, elle est stabilisée, elle ne bouge pas.

Je n’avais pas dormi.

J’avais pris le temps d’observer le lieu. Une caravane comme il n’en existe plus, ou très peu, identique à celle de mes grands-parents. Je m’étais demandé si elle avait appartenu à ceux de Yann. Elle n’avait rien de luxueux. Une trace de rouille ornait l’entourage de la vitre avant, la carrosserie était jaunie. Les angles arrondis avaient dû paraître modernes, une bulle accueillante, propice à la détente des vacanciers. Yann m’avait expliqué que la caravane comportait une banquette convertible en couchage pour deux personnes à l’arrière, et la même chose à l’avant. La banquette arrière, sur laquelle j’étais allongée, il ne la repliait jamais, c’était son lit, recouvert d’un drap quelconque, bleu ciel, sans motif, ou délavé, et d’une couette orange, douce au premier abord, mais qui m’avait vite agacée, car trop lisse et glissante. Un seul oreiller.

Je contemplais depuis le lit les banquettes fleuries de l’avant, entre lesquelles se trouvait une table rectangulaire aux bouts convexes. Toujours à mes interrogations, je m’étais attardée sur le tissu qui les recouvrait. Était-ce celui d’origine ? Les banquettes de la caravane de mes grands-parents étaient recouvertes d’un tissu orange rayé de marron, dont la matière rêche grattait mes cuisses nues lors des repas. Entre les deux, face à la porte se trouvait un évier, une table de cuisson, une penderie. Aucune